

A row of colorful houses on a hill under a blue sky. The houses are in various colors: yellow, pink, white, light blue, purple, blue, white with red roof, yellow, white with pink roof, and light blue. The background is a gradient of blue sky above a green hill, and a field of tall grass in the foreground.

SARAH
MOSS

Encore
un jour
de pluie

roman traduit de l'anglais
par Laure Manceau

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

APRÈS LA FIN, Actes Sud, 2018.

DANS LA LANDE IMMOBILE, Actes Sud, 2020.

Illustration de couverture : © Peter Heard / John Noott Galleries

Titre original :

Summerwater

Éditeur original :

Picador / Pan Macmillan, Londres

© Sarah Moss, 2020

© ACTES SUD, 2022

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-16658-8

SARAH MOSS

Encore un jour
de pluie

roman traduit de l'anglais
par Laure Manceau

ACTES SUD

les sons de l'air et du sang

L'aube. Il n'y a pas de lever de soleil, pas de chant d'oiseau.

La lumière s'immisce au-dessus de l'eau, à travers les branches. Le ciel s'étale sur le loch, comble les arbres, sature l'espace entre les aiguilles de pin, se loge entre les brins d'herbe et tavelle les galets sur la plage. Bien que nuages et terre se touchent, que la pluie n'ait nulle part où tomber, il pleut ; les bruits de l'eau sur les feuilles et l'écorce, les toits et les pierres, les vitres et les voitures, deviennent constants, comme les sons de l'air et du sang dans notre propre corps.

On s'en apercevrait tout de suite, si ça s'arrêtait.

elle aurait pu continuer

Justine a dormi comme elle avait l'habitude de dormir avant de prendre un vol matinal. On se réveille pour regarder l'heure, on tend la main dans le noir vers son téléphone, vers le bouton qu'on peut trouver dans son sommeil. L'écran dit dors encore, il reste des heures, des heures qu'on peut passer au chaud, inconscient, presque autant que la dernière fois qu'on a jeté un œil.

On rêve de bagages faits en vitesse, et on se réveille de nouveau : ce doit être l'heure, on l'a peut-être même dépassée, mais seules vingt minutes se sont écoulées. Se rendormir, se réveiller encore, la courte nuit d'été dure de façon improbable, quelque chose de profondément ancré dans le cerveau, une connexion ou un mécanisme ancestral développé à l'origine pour coïncider avec la montaison des saumons ou la semaine où les baies mûrissent, impossible à calmer. Elle ne peut pas programmer d'alarme car ça réveillerait Steve, mais un endroit de son esprit – celui qui s'occupe de la respiration, du cœur et guette les signaux des enfants même quand elle dort – sait l'heure qu'il est, décode l'inclinaison de la terre et le changement du ciel.

Elle ouvre les yeux, regarde le lambris de pin à moins de trente centimètres de son visage, les nœuds dans le bois et les bulles du vernis rugueuses au toucher, comme de la peau croûteuse. Elle ne prendra pas l'avion cet été, ni le prochain. Qui a les moyens de voyager, maintenant ? Si elle avait su, se dit-elle, si elle avait su qu'au fil des ans elle n'atteindrait pas une certaine aisance ni même une sécurité financière, si elle avait identifié les occasions quand elles se présentaient, elle aurait voyagé davantage quand elle était jeune, elle se serait payé un de ces billets de train, de ces passes, et serait allée partout, du Nord de la Norvège à la Sicile, d'Istanbul au comté de Clare. Elle aurait pris une année sabbatique, ou plusieurs, avant de se contenter de Steve, elle s'en serait sortie en travaillant comme serveuse ou n'importe. Si elle avait eu de l'assurance, si elle avait su comment faire une demande de passeport, acheter un billet et embarquer à bord d'un avion quand elle était encore assez jeune pour s'en aller. Elle aurait dû aller à Paris et Vienne, à Venise. Maintenant, elle a du mal à imaginer comment elle pourrait bien voir des vignes en terrasse surplombant une mer scintillante, des olives mûrissant sous les feuilles argentées ou une orangerie baignée de soleil. Ça n'a sûrement aucune importance, au fond. Mais elle aurait bien aimé que les enfants entendent des langues qu'ils ne parlent pas, ou pas encore, mangent de la nourriture qu'ils ne reconnaissent pas, traversent des routes avec les voitures du mauvais côté, voient de leurs propres yeux que le monde est vaste et les façons de faire les choses, surtout une question d'habitude. Non qu'il soit impossible d'entendre des langues étrangères à Manchester, bien

sûr. Non qu'il n'y ait pas de choses étranges à manger. Sauf que ses enfants ne veulent jamais manger de trucs bizarres et qu'ils n'ont jamais manifesté le moindre intérêt pour les langues.

Quoi qu'il en soit, voilà, il est cinq heures du matin, comme prévu, déjà la lumière du jour. Il est temps de sortir pour être revenue et douchée avant que les garçons réclament leur petit-déjeuner. D'autres font la grasse matinée, en vacances, surtout quand on n'a pas pu fermer l'œil la moitié de la nuit à cause de ces sales cons d'égoïstes avec leur musique trop forte qui devaient bien se douter qu'ils sabotaient le sommeil et partant la journée à venir des gamins, de leurs parents, des personnes âgées et de tout le monde. Ça n'a pas trop dérangé Justine, elle a lu sur sa tablette jusqu'à avoir suffisamment sommeil pour ne pas être gênée par la musique, et les enfants ont dormi tout du long comme ils peuvent dormir quand l'alarme incendie se déclenche à la maison – toujours un moment de plaisir –, mais Steve a piqué une petite crise et Justine parie que la famille avec le bébé a passé une sale nuit, eux qui étaient juste à côté, en plus. Ça fait la deuxième fête cette semaine, pas franchement le problème auquel on s'attend par ici, tout au bout de la route, c'est plutôt l'endroit où on vient chercher le calme – enfin bon, elle glisse doucement au bord du lit sans se tourner ni déplacer la couette pour ne pas réveiller Steve avec un courant d'air, non que lui-même ait l'idée de modérer son remue-ménage d'insulaire pour épargner son sommeil à elle, toujours à tousser, se gratter, se tourner d'un côté et de l'autre. Il ne prend même pas la

peine d'uriner assis maintenant qu'il a commencé à se lever la nuit pour aller aux toilettes, il préfère la réveiller en pissant comme un cheval plutôt que s'asseoir comme une femme rien qu'une fois. La cloison est mince, dit-elle, j'entends tout, c'est pas sympa. C'est rebutant d'être allongée là à écouter le jet agressif de quelqu'un qui pourrait parfaitement s'asseoir mais s'y refuse parce que dans sa tête la police de la virilité l'épie même en pleine nuit, par la fenêtre ou tapie dans le panier à linge. Qui, il faut le reconnaître, est assez grand pour loger deux flics. Elle se demande bien comment elle va pouvoir faire sécher tous les vêtements avec un temps pareil, non qu'on s'attende à avoir du soleil en venant en Écosse, mais là ça dépasse les bornes, des jours et des jours de pluie torrentielle – c'est bien beau que le chalet soit équipé d'une machine à laver mais c'est moins compliqué de laver les vêtements à la main que de les faire sécher sans sèche-linge. Se mouiller ne pose jamais de problème. Elle roule et se lève sans bruit, baisse la tête le temps que tout se brouille, résonne et redevienne bien net. Pression artérielle basse, elle vivra éternellement. Elle connaît les endroits qui grincent maintenant, alors elle enjambe la zone usée par les passages. Steve se plaindra si elle le réveille, essaiera de la persuader de faire l'amour au lieu d'aller courir, elle n'aura pas de mal à le repousser, mais après, sa journée commence, le compte à rebours est lancé, de ce qu'elle doit faire, épouse et mère, en vacances, le ménage le petit-déjeuner les loisirs pour les enfants, fabriquer des souvenirs et ne pas oublier de les prendre en photo au cas où ils ne seraient pas si mémorables que ça. Elle se faufile sur un coin de moquette plus

neuve. Bon sang cette moquette, mais où les propriétaires avaient-ils la tête ? Dans un pub clandestin de 1988, à son avis. Même si c'est propre, ça donne l'impression qu'ils cachent la crasse, comme la garniture des sièges dans le bus.

Elle lâche du papier dans la cuvette pour étouffer le bruit, s'assoit penchée en avant, ne tire pas la chasse. Elle se lave les mains comme il faut avec un savon Imperial Leather, petit plaisir de vacances nostalgique, ça la ramène toujours en arrière, elle le trouvait tellement chic chez Libby il y a trente ans, où ils avaient aussi des biscuits de marque et du vrai Coca. On n'est pas censé se laver le visage au savon à son âge, ça dessèche la peau et ça donne des rides, mais elle aime cette sensation de peau propre et tendue, et puis elle n'a pas l'épiderme sec ni de rides. Elle boit de l'eau dans sa main en coupe, le goût est différent de chez eux, plus proche de l'odeur de dehors, des plantes qui poussent et de la terre humide. Encore une gorgée, elle ne transpirera pas beaucoup sous la pluie, mais c'est toujours plus facile si le corps est bien hydraté.

Elle a laissé ses affaires toutes prêtes hier soir. La culotte de la veille qui ira à la machine dès son retour ; le moment de panique quand elle se débat pour faire passer ses coudes dans sa brassière de sport. Un de ces jours, pense-t-elle, un de ces jours, une femme va mourir en enfilant ce truc, ou se déboîter l'épaule, et ce sera pire quand il faudra l'ôter toute mouillée. Elle n'en a probablement pas besoin, mais il paraît qu'il faut un maintien ferme, même si on a des seins minuscules, sinon on s'expose à

des choses horribles. Des chaussettes de course dont Steve n'a pas idée de la fortune qu'elles ont coûtée mais elles font vraiment une différence, et elle n'en a pris qu'une paire, un débardeur bas de gamme fabriqué au Bangladesh sans doute par des enfants plus jeunes que les siens, mais qu'est-ce qu'on peut y faire (ne pas l'acheter, de toute évidence). Le truc quand on court sous la pluie c'est de se vêtir le moins possible, la peau c'est imperméable et ce sont les couches de tissu mouillé qui donnent froid, sans parler des irritations. Legging corsaire, elle ne s'est pas rasé les jambes, inutile avec ce temps, mais n'importe quel barjot sorti sous cette pluie aura mieux à faire que reluquer ses mollets.

Un coup d'œil dans le miroir. Elle s'est peut-être trompée sur les rides. Et alors ?

Ouvrir la porte tout doucement à deux mains, s'arrêter devant la chambre des enfants pour reprendre sa respiration, hésiter entre prendre l'unique clé et les laisser enfermés et obligés de sortir par la fenêtre en cas d'incendie, les fenêtres étant basses et faciles à ouvrir et les risques d'incendie assez improbables, ou alors laisser la clé et donc ne pas verrouiller la porte alors que trois êtres bien-aimés dorment sans défense dans les bois, ou du moins deux êtres bien-aimés plus un qu'elle supporte. L'incendie, tranche-t-elle, est plus vraisemblable qu'un cinglé sanguinaire, on entend certes parler de psychopathes qui traînent dans les camps de vacances mais uniquement en Amérique, et l'avantage avec cette implantation au bout d'une route à voie unique de quinze kilomètres, c'est que les possibilités de prendre la fuite

sont nulles. À moins, bien sûr, que le cinglé envisage de se planquer dans les bois jusqu'à la nuit tombée, mais la nuit ne dure pas longtemps à cette époque de l'année et puis la police viendrait sûrement avec des chiens, non ? Ou alors il pourrait traverser le loch à la nage, en tout cas s'il a pensé à emporter une combinaison de plongée. Il ou elle. Les femmes aussi peuvent sûrement tuer en série, est-ce qu'il n'y en avait pas une au Japon, d'ailleurs, mais c'était plus de la fraude à l'assurance-vie que du sadisme, non que ça change quoi que ce soit pour les victimes, quoiqu'un fraudeur vous tuera certainement plus vite qu'un sadique, alors peut-être que si. Donc il lui faudrait enfiler la combinaison avant de se lancer dans sa série de meurtres, entre la perpétration des crimes et le besoin urgent de quitter les lieux, ce ne serait pas du tout le moment, encore pire que d'enfiler une brassière de sport. Qu'est-ce qu'il flotte. C'est presque absurde de s'habiller pour sortir, si elle avait apporté son maillot de bain elle l'aurait mis. Bon, ça ne peut pas durer comme ça toute la journée, il ne peut pas y avoir tant d'eau que ça là-haut. Elle s'assoit sur la terrasse couverte pour faire ses lacets, ajuster son brassard et choisir sa musique. Elle devrait plutôt courir en pleine conscience ici, écouter le vent dans les arbres, le clapotis du loch et les oiseaux assez fous pour voler dans ce déluge mais fait chier, elle a besoin de musique pour ses jambes, pour connecter ses pieds au sol et ne pas avoir à y penser. Elle voit qu'il n'est pas encore cinq heures et demie, elle a deux heures devant elle si elle veut, elle peut se faire vingt kilomètres, mais si c'est ce qu'elle choisit, elle mangera toute la journée et les enfants réclameront quelque chose dès

qu'ils la verront grignoter, mais elle sait qu'elle va quand même le faire. Elle a quatre barres protéinées à la cacahuète planquées dans son paquet de serviettes hygiéniques dans la valise, l'unique endroit où personne n'ira regarder, et elle ne sera pas spécialement fière de les manger dans les toilettes s'il le faut.

C'est parti, les pieds qui trottent, le cœur et les poumons surpris, à la peine. L'eau froide sur sa peau encore tiède et pourquoi est-ce qu'elle s'inflige ça, déjà ? Le village vacances est endormi, les rideaux tirés, les voitures couvertes de gouttelettes. Ces chalets en rondins, se dit-elle, c'est une idée stupide, empruntée à l'Amérique ou à la Scandinavie, en tout cas à un endroit où il pleut moins qu'en Écosse, quand a-t-on vu des constructions en bois en Grande-Bretagne ? En tourbe, d'accord, par ici, en pierre si on en a, ça ne pourra pas. Et ils n'ont rien de nordique – elle n'y est jamais allée mais elle a vu des photos –, ils ont juste l'air démodés, amas affreux de murs en bois ramolli et de fenêtres en plastique médiocres, le genre d'abri de jardin qu'il faudra se résoudre à démolir plutôt tôt que tard. Passe encore pour une location sur une quinzaine de jours, même si ce n'est clairement pas la bonne quinzaine, du point de vue de la météo, mais même en ayant les moyens, ne serait-ce pas un aveu d'échec d'en acheter un ? Il suffit de jeter un œil au bois pour voir que ce sont des biens qui perdent de leur valeur. Si on a les moyens, autant se payer des visas et des billets d'avion et ne pas passer ce qui est censé être les meilleures semaines de l'année à regarder un lac se remplir de pluie. Il

faut qu'elle vérifie le solde du compte bancaire la prochaine fois qu'elle aura accès à Internet. Steve avait raison, elle veut bien le reconnaître, camper aurait été une erreur, pire que rester à la maison, mais ils ne sont pas donnés, ces chalets, en tout cas pas pendant les vacances scolaires. Elle devra acheter de nouveaux uniformes pour les garçons quand ils rentreront, les chevilles de Noah dépassaient de son pantalon des semaines avant la fin du dernier trimestre, elle doit aussi retrouver les vieilles baskets en toile de son aîné pour les donner à Eddie et est-ce que la voiture ne doit pas passer au contrôle technique avant la fin du mois ? Ils peuvent toujours ne pas s'en servir pendant deux semaines jusqu'à ce que les salaires tombent, ils l'ont déjà fait, elle à vélo et Steve en bus, c'est un luxe, de toute façon, la voiture, ils devraient peut-être la vendre tant qu'elle vaut encore quelque chose. Elle saute par-dessus une flaque, sent un muscle froid s'étirer. Elle pourrait faire tout ce qui lui chante à cette heure indue, voler le linge pendu à des étendoirs sur les terrasses couvertes – ça ne marchera pas, se dit-elle, l'air est trop humide, il va falloir qu'ils le rentrent –, piquer un bateau amarré au ponton et partir explorer les îles, mettre le feu à une de ces grosses voitures débiles qui sera suffisamment sèche en dessous, mais elle n'en fera rien parce qu'elle court maintenant, on ne s'arrête pas une fois qu'on a commencé, même pour foutre le feu aux choses qui le méritent. Elle s'était dit que peut-être le vieux couple d'à côté serait en train de se lever, elle a vu l'homme la veille à la même heure assis devant son thé, la porte-fenêtre ouverte sur la pluie, il paraît que les personnes âgées se lèvent

tôt. Il est peut-être réveillé, en train de lire dans son lit. Peut-être qu'avec sa femme ils traînent au lit le matin, pour parler, ou même – en tout cas, c'est agréable de se dire que l'avenir pourrait lui réserver ça. Après vingt-cinq années de plus avec Steve. Ou pas. Dieu sait ce qu'ils font ici toute la journée, ces deux-là, elle qui met dix minutes à traîner les pieds et à se cramponner partout pour monter dans sa voiture, elle ne peut sûrement pas faire de randonnée, de bateau, ni de vélo, et qu'est-ce qu'il y a d'autre dans le coin ? Steve dit qu'il a parlé au mari en rentrant du pub, ils ont acheté le chalet flambant neuf il y a trente ans, et ils pensent le revendre, maintenant. À une gentille famille du coin, a dit Steve, citant le mari, mais ils pigent pas, hein, cette génération, quel genre de gentille famille du coin a les moyens de se payer ça ? Bref, le vieux dit que sa femme est pas trop en état de marcher ces temps-ci et qu'elle n'aime pas rester toute seule alors bon, ce serait absurde de continuer à venir ici juste pour regarder la pluie. Il m'a foutu les jetons, a dit Steve, avec ses espèces d'yeux tristes, et puis cette voiture débile.

Suivre le sentier vers la plage où les gens mettent leur bateau à l'eau, chaque feuille frémit sous les gouttes de pluie, dans la boue glissante le tout est de faire de petites foulées, ne pas rester sur le sol assez longtemps pour glisser, comme sur la glace, les pieds sont faits pour rester en suspension, pour se repousser, pas pour atterrir. Justine ne sera jamais comme la femme de ce vieillard, elle continuera à courir jusqu'à la mort. C'est mal d'être enclin à la critique, elle le sait, et elle le dit aux garçons, on ne devient pas gros ou lent par choix, personne ne se

lève un beau jour en décidant de manger jusqu'à ne plus pouvoir bouger, alors un peu de compassion s'il vous plaît, un peu de décence, c'est la moindre des choses, mais on voit des gens parfois, quand on court vite et qu'on transpire à grosses gouttes, surtout des vieilles dames, poudrées et rouge à lèvres, qui vacillent jusqu'au magasin au coin de la rue derrière un de ces chariots parce qu'elles n'ont pas pris la peine de soulever autre chose que des biscuits depuis la ménopause, et qui vous regardent d'un air mauvais. Quel manque d'élégance, ce débardeur en résille et ce visage rouge, elle devrait être chez elle avec ses gamins. Ou encore ces femmes énormes un jour à Scarborough, qui bringuebalaient le long de la Promenade comme des camionnettes de laitier et qui lui ont crié salope de maigre, et elle s'est dit, qu'est-ce que vous comptez faire, hein, me courir après, allez-y mes belles, je vous regarde. On ne peut pas s'empêcher de se dire, si vous aviez fait un peu plus de *ceci*, vous ne seriez pas comme *cela*, n'est-ce pas ?

Remonter l'allée en direction de la route, du bout de la route, les pierres dures dans la boue meuble. Contourner la barrière qu'il faut activer avec une clé électronique pour la franchir, comme si les propriétaires du parc s'attendaient à une voiture-bélier ou à un fourgon de terroristes. Sur le bitume, plus facile. Les limaces sont de sortie, celles avec des traits orange, et les vers noyés dans les flaques, blancs et boursoufflés comme de la peau morte. Elle court sur les orteils, évite agilement les corps gélatineux. Les choses ne devraient pas être faites comme ça, sans protection, à la merci d'un coup

de bec ou d'aile, des bottes et des pneus. Les créatures dignes de ce nom s'enfuient quand on court vers elles. Pas de voitures, elle ne s'embête même pas à tendre l'oreille et monte le volume tandis que son corps trouve son rythme. Voilà. Longer le pub, remonter vers le grand parking au bout de la route sous les arbres, vide, exception faite d'une tente plantée illégalement près de la zone de pique-nique. Elle est là depuis des jours, mais est-ce que des campeurs ne voudraient pas profiter des sanitaires du camping au bord de l'eau ou alors carrément être loin de tout, perdus dans les collines ? C'est un peu bizarre, non, de rôder à la lisière du village vacances ? Ils sont en train de dormir, se dit-elle, de l'autre côté de ce tissu bleu, allongés par terre. Tout psychopathe en combinaison de plongée commencerait par là, *a priori*, se pencherait et remonterait la fermeture éclair pour passer sa tête encagoulée de néoprène. Elle distingue la forme d'une épaule protubérante sur le côté de la tente, maintenant la couche intérieure en contact avec la couche extérieure. Le pauvre. À moins, bien sûr, qu'il s'agisse du psychopathe. Il faut bien qu'ils dorment quelque part, les tueurs en série, en fait ils doivent même rôder aux abords des habitations. Mais arrête, c'est juste un mec qui ne peut pas se payer le camping, est-ce qu'elle ne l'a pas fait elle-même, il y a des lustres au bord du sentier des Penines, camping sauvage et douche chaude volée ? Ses pieds trouvent la piste, la portent au-delà du point de départ pour la montagne. Un de ces jours, elle courra jusqu'en haut, c'est un chemin assez facile, mais pas sous la pluie, elle ne verrait rien depuis le sommet, et n'est-ce pas tout l'intérêt de grimper

une montagne : regarder d'en haut les gens qui sont restés en bas ?

À bout de souffle, allons, pas trop vite. Il y a une sensation semblable à un changement de vitesse qui survient après les dix premières minutes, comme si le moteur peinait puis tournait en douceur, ça y est ça ne va pas tarder, en attendant regarde les chênes, leur profondeur bleutée, et les gouttelettes accrochées aux aiguilles de pin comme des décorations de Noël, et son débardeur qui s'assombrit, commence à la coller. Ça sent la verdure fraîche, il y a des aiguilles et des pommes de pin tombées, souples sous ses semelles. Enjamber une flaque, ça y est c'est plus facile, les pieds mouillés ne seront plus un problème dans quelques instants, une fois qu'ils seront chauds, et voilà le changement, le rythme de la course, c'est comme entrer dans un lac quand le corps dit, mais elle est gelée, et là ce sont tes seins, ils sont censés rester au chaud, mais on continue à avancer, on nage, on file, les poumons et le ventre flottent comme avant la naissance et l'eau n'est pas froide, une fois qu'on s'y est habitué. La course, c'est pareil, après le premier kilomètre. Le corps s'y fait.

Passer le petit promontoire, la piste plus abrupte, les cailloux plus gros, les pieds acrobates. Elle pourrait voir les montagnes au bout de la vallée, de cet endroit, s'il n'y avait pas ces nuages. Il y a cette vieille grange en pierre dans la clairière, près des vestiges de la maison ; la famille qui vivait là a dû construire une grange plus solide que l'habitation, il y a des centaines d'années, quelle qu'ait été l'époque. Des